

La faute à Voltaire
Corps étrangers
La faute à Voltaire, France 2000, 130 minutes

Philippe Théophanidis

Numéro 215, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théophanidis, P. (2001). Compte rendu de [La faute à Voltaire : corps étrangers / *La faute à Voltaire*, France 2000, 130 minutes]. *Séquences*, (215), 47–47.

LA FAUTE À VOLTAIRE

Corps étrangers

Voltaire commet essentiellement deux fautes qui, respectivement, ouvre et ferme le film. Jallel est tunisien et arrive en France afin d'y chercher du travail. Dans une salle d'attente lumineuse, ses amis le préparent à justifier sa demande d'immigration. L'un d'entre eux lui explique qu'il est préférable de jouer la carte des droits de l'homme, de se faire passer pour algérien et de demander l'asile politique plutôt que d'invoquer le besoin d'argent (la France est déjà saturée de chômeurs). Voltaire est invoqué : avec lui on se réfère aux Lumières, à la liberté (« Liberté, égalité, fraternité »), comme d'un dada typiquement français. Jallel se fait donc algérien et obtient une « autorisation provisoire de séjour ».

Quelques mois plus tard, après s'être fait plusieurs copains, s'être presque marié et, somme toute, s'être taillé une petite tranche de bonheur en sol français, on retrouve Jallel à l'aéroport, menottes aux poignets. Son permis de séjour est expiré, sa demande d'immigration a été refusée, il sera renvoyé en Tunisie. Le philosophe du XVIII^e avait ses idées, la France d'aujourd'hui a les siennes.

Voltaire, c'est l'amorce d'une expérience. Jallel est ainsi « jeté » dans un contexte, sans directives, sans ambition, si ce n'est celle de s'en sortir. Il rencontre des gens, traverse diverses expériences de manière apparemment aléatoire. Rares sont les films qui donnent cette impression de laisser libre court aux événements qu'ils présentent. Normalement, rendement narratif oblige, le film dirige les séquences, les enchaîne à grand renfort de relations causales douteuses. Si c'est le cas ici, c'est à un degré moindre. Jallel vend ses fruits. Jallel marche dans Paris. Jallel prend une bière. Jallel tombe amoureux. Jallel se fait plaquer. Jallel rencontre une nymphomane. Jallel vend des roses. Jallel est expulsé. Les « longueurs » critiquées par certains (la scène du tournoi de pétanques par exemple) me semble maîtrisées, appropriées au contexte et au traitement esthétique du film. Le réalisateur, en « lâchant » ainsi Jallel dans Paris, a choisi de le suivre plutôt que de le diriger. Façon de parler bien sûr : Kechiche a scénarisé son film et a travaillé en étroite collaboration avec les acteurs. Je parle plutôt de l'impression qui se dégage de la plupart des séquences. La caméra se fait intime, abandonne souvent le trépied pour se joindre aux personnages, pour accompagner leurs humeurs erratiques.

Des gens qui surgiront autour de Jallel une jeune femme se démarque. Élodie Bouchez apparaît à mi-parcours du film pour interpréter, brillamment, le rôle de Lucie. Jallel fait sa rencontre dans un foyer pour personnes dépressives où une peine d'amour l'a précipité. Lucie s'y trouve, volontairement, afin de se « restructurer ». Elle semble souffrir de problèmes affectifs, être déséquilibrée, instable. Lucie est névrosée dans la mesure où elle n'arrive pas à se conformer à la structure sociale qui l'environne. Tout comme elle est nymphomane dans la mesure où ses besoins sexuels sont exagérés par rapport à ceux que cette même structure tolère. Toutefois, quoique socialement inadéquate, Lucie porte cette personnalité à bout de bras. En comparaison, Nassera, l'amour perdu de Jallel, souffre d'une névrose mal assumée, ten-



Humeurs erratiques

tant, contre son propre gré, de se conformer à une structure où elle ne se reconnaît pas.

Le personnage de Lucie peut parfaitement servir de clé de lecture pour l'ensemble du film, offrant régulièrement un contrepoint aux échanges et aux événements auxquels elle participe. Son rapport au monde se pose comme modèle de celui qu'entretiennent chacun des personnages du film : des corps étrangers tentant avec plus ou moins de succès de s'intégrer à autre organisme (Paris, un foyer d'accueil, une fête, un travail, une relation de couple).

On passera outre la « réflexion » humanitaire affichée en filigrane à travers l'ensemble du film (abolition des différences, des frontières, du Mal, etc.) et on se souviendra de **La Faut à Voltaire** comme d'un exercice intéressant sur le thème de l'altérité. Autrement, il faut encore insister sur la performance d'Élodie Bouchez (plusieurs fois primée pour son rôle dans **La Vie rêvée des anges** en 1998) qui, à elle seule, vaut le détour. Le film a remporté le Lion d'or de la meilleure première œuvre et celui du Prix du jeune public à la Mostra de Venise ainsi que le Prix du jury au Festival International du Film Francophone de Namur.

Philippe Théophanidis

France 2000, 130 minutes — Réal. : Abdellatif Kechiche — Scén. : Abdel Kechiche — Photo : Dominique Brenguier, Marie Spencer — Mont. : Anick Baly, Tina Baz, Amina Mazani — Son. : Joël Riant, Ludovic Henault — Déc. : Quentin Prévost — Cost. : Catherine D'Halluin — Int. : Sami Bouajila (Jallel), Élodie Bouchez (Lucie), Bruno Lochet (Franck), Aure Atika (Nassera), Virginie Darmon (Leila) — Prod. : Jean-François Lepetit — Dist. : Les Films Séville.